

siècle de Louis XIV que l'on choisissait riches et magnifiques, bien entendu. Ces grands poètes n'ont jamais eu le plaisir de voir jouer leurs ouvrages autrement que sous des habits modernes. Oreste, César, Horace et Cinna étaient burlesquement travestis en courtisans français ; mais on ne songeait pas à rire de ces travestissements, parce qu'on y était accoutumé. Aussi fallut-il du courage à Mlle Clairon pour oser une telle réforme. Elle disait à ses camarades : " La seule mode à suivre au théâtre est le costume du rôle que l'on joue," et ce conseil n'est-il pas encore de saison ? Elle recommandait aussi de la noblesse dans le maintien, dans les gestes, dans la démarche et de conserver ses manières nobles en tout temps pour n'en pas perdre l'habitude.

" Si l'on ne voit en moi, dit-elle, qu'une bourgeoise pendant vingt heures de la journée, quelques efforts que je fasse, je ne serai qu'une bourgeoise dans Agrippine. Des sons, des gestes familiers m'échapperont à chaque instant ; mon âme, affaissée par l'habitude d'une tournure craintive et subordonnée, n'aura point ou n'aura que momentanément les élans de grandeur qu'il faut continuellement au rôle que je représente. Sans oublier jamais ma place, je me suis fait un devoir de ne rien faire, de ne rien dire qui ne portât le caractère de la noblesse et de l'austérité. Je n'ignore pas les ridicules que cette manière d'être m'a valu parmi mes camarades et parmi le trop grand nombre de ceux qui ne se rendent compte de rien : on prétendait que j'avais toujours l'air de la reine de Carthage, on croyait m'affliger, on m'obligeait ; c'était me prouver que j'avais réussi dans mon entreprise ; j'en acquis plus de confiance, et je sentis alors que le travail que je m'étais imposé dans le monde et dans ma chambre, me dispensait de cette tension d'esprit continuelle qui me fatiguait tant autrefois au théâtre".

Marmontel qui l'avait connue intimement nous dit dans ses mémoires qu'elle était petite, mais telle était au théâtre, la dignité de son maintien qu'elle y paraissait d'une taille élevée. D'ailleurs Diderot s'étonnait en voyant Hippolyte Clairon de près de la

trouver si petite ; sur la scène, elle lui paraissait grande. Et tout est là dans cet art du théâtre, il faut y donner la sensation de l'illusion. Ce sont des visions en quelque sorte que ces créations qui passent là derrière la rampe ; visions poétiques lorsqu'elles sont vivantes, elles restent des poésies vivantes lorsqu'elles sont devenues des fantômes. Fantôme de grâce et de passion que la Clairon !

Mademoiselle Clairon quitta le théâtre après vingt ans de travail acharné, elle était dans toute la force de son talent ; elle se retirait avec une jolie

fortune, 18,000 livres de rentes, mais par la banqueroute que l'abbé Terray, qui était contrôleur des finances, fit faire à l'Etat, elle en perdit une grande partie et mourut presque dans la misère à Paris en 1803 ; elle était âgée de 83 ans.

Quand on songe d'où elle était partie, où elle était parvenue, quelles réflexions, quelles études, quels travaux, elle avait dû faire, on ne peut refuser à sa mémoire un juste tribut d'éloges et d'admiration !

MADAME SAUVALLÉ.

Les Canadiens-Français dans le Nord-Ouest de l'Ontario

Un de nos publicistes les plus n vue offrait, l'année dernière, de parier que, lorsque le capitaine Bernier découvrirait le pôle nord, il trouverait là, assis sur un tas de fourrures, un trappeur de Trois-Rivières fumant tranquillement une pipe de tabac canadien.

Je crus, dans le moment, le propos légèrement exagéré.

Depuis, j'ai parcouru, à deux reprises, le nord-ouest de l'Ontario ; et je commence à me persuader qu'il n'y a rien dans ce pari que de très vraisemblable.

Des Canadiens, on en rencontre partout, et quelque part ailleurs, ce dont il ne faut pas se plaindre.

Quelle race vigoureuse et forte nous faisons !

Et penser que l'empire de l'Amérique nous a échappé !

Mais ce n'est pas pour dire du mal de Louis XV et des jouisseurs qui ont exploité, épuisé, paralysé et, finalement, vendu nos intrépides grands-pères que j'écris ; c'est pour parler des Canadiens que j'ai rencontrés travaillant dans les usines, dans les mines et dans les scieries anglaises ; défrichant des terres ; fondant de coquets villages ; essayant, depuis North-Bay jusqu'au Sault Sainte-Marie, dont, ô profanation ! on a fait ce mot atroce, le Soo, prononcez *Sou*.

C'est une erreur profonde de croire que toute la race canadienne se concentre à Québec, à Montréal et à Trois-Rivières.

Ces trois villes—c'est pur accident si Trois-Rivières n'a pas aujourd'hui l'importance et la population de ses deux rivales—ne sont que des points culminants. La race s'étend pleine de sève généreuse et de forte vitalité, bien au delà ; au delà même de la province de Québec.

Elle déborde par-dessus la frontière, au sud, frémissante, pleine de sa mission qui est d'arrêter, d'endiguer le flot envahisseur des *English-speaking* ; à l'ouest elle devient agressive, et, quoique luttant à armes inégales, se sent déjà de force à faire rebrousser l'élément étranger et, au besoin, à se paisiblement installer à sa place.

C'est, au surplus, ce que nos hardis pionniers de l'ouest sont en frais de faire avec une désinvolture à nulle autre pareille.

La colonisation qui se pratique à l'ouest de North-Bay, le long du réseau du Pacifique Canadien, et sur le parcours de la ligne du Sault Sainte-Marie, est aux trois-quarts canadienne-française. Elle se recrute parmi les défricheurs, parmi ceux de nos "habitants" que la fièvre des filatures de la Nouvelle-An-